

BACHIR ET LES MAXIMONSTRES

Dominique Vachelard

En 1998, de retour d'une mission de formation au Maroc, Dominique Vachelard écrivait un compte-rendu, publié dans cette revue (« Classe lecture au Maroc », AL n°63, septembre 1998), qui présentait une classe lecture réalisée dans un village isolé du nord du Maroc. Ce dispositif, inventé par l'AFL, s'avérait être efficace même totalement dépouillé de son environnement matériel et technologique, considéré comme indispensable chez nous. Le texte de cette nouvelle porte aujourd'hui un regard plus distant, plus sensible et le point de vue est plus humain et moins brutal que lors du précédent texte... »

Las de courir, depuis le début de l'après-midi, après des chèvres et des moutons peu décidés à se tenir groupés, Bachir, se résolut à prendre quelques instants de repos à l'ombre d'un eucalyptus. Le village d'Ouled Yacoub où il habitait, dans la province d'Ouezzane, au cœur du rif marocain, voyait son activité, entièrement agricole, tournée vers la production d'olives pour la fabrication d'une huile réputée pour ses qualités gustatives, ainsi que vers celle de la laine

de mouton, principale et plus ancienne activité économique de toute la région. Bien qu'il allât à l'école le plus régulièrement possible, c'était encore la vie des bêtes qui rythmait pour l'essentiel le lent déroulement de son quotidien. L'école, il adorait y aller, et il aurait été, s'il avait pu, l'élève le plus assidu de tous, surtout ces jours-ci, où il y régnait une agitation peu ordinaire. Le caïd de Zoumi avait, en effet, prêté sa tente d'apparat aux autorités locales, et celle-ci avait été dressée, non sans mal eu égard à la déclivité du terrain, dans un champ jouxtant les bâtiments délabrés de l'école du douar.

Cette dernière avait d'ailleurs été embellie ces derniers jours : chaque habitant du village avait participé, tour à tour, qui à l'aménagement des espaces consacrés aux modestes plantations, qui à la pose, sur les bordures en ciment, d'une peinture d'un blanc si intense qu'il forçait les yeux de Bachir à se fermer à moitié. Sans compter la réquisition, plus ou moins consentie, de la population locale pour la préparation des repas et rafraichissements qui seraient servis à leurs hôtes européens pendant les jours à venir.

Hommes et bêtes s'étaient donc dirigés, le samedi précédent, vers la ville de Zoumi, le jour du marché, pour faire l'acquisition de sodas et nourritures diverses devant compléter les ressources disponibles au village

et susceptibles de participer à la composition des menus. Ainsi ce furent des platées de couscous, de brochettes, des tajines gigantesques ainsi que des pastillas apparemment délicieuses qui étaient en préparation depuis plusieurs jours déjà. Et Bachir, bien qu'il ne fût en aucune façon invité à partager ces repas qui lui semblaient gargantuesques, en comparaison de l'ordinaire qui lui était servi ainsi qu'à ses frères et sœurs, en éprouvait une envie que l'on pouvait qualifier de dévorante...

Cette école d'Ouled Yacoub avait été choisie, et nul au village ne savait pourquoi, comme école expérimentale, dans laquelle des coopérants français au Maroc ainsi que des intervenants venus d'Europe, allaient œuvrer pendant trois jours. Ils étaient là pour conduire un projet pédagogique original destiné à informer les enseignants marocains sur l'usage possible de la littérature, pour enseigner dans leurs classes, la langue française.

Bachir avait finalement décidé son père de le laisser participer avec les enfants de sa classe, l'équivalent du cours moyen français, à un atelier conduit par un enseignant, venu de France, qui en profitait pour montrer à Ahmid, son instituteur, comment il s'y prenait pour enseigner la langue écrite. Aujourd'hui, il avait prévu un atelier de découverte de la presse. Pour cela, bien sûr, il avait profité de son passage rapide à Rabat pour acquérir quelques titres de journaux français, marocains et espagnols. Le nord du Maroc était resté très longtemps sous influence ibérique, comme en témoignait la présence actuelle des villes franches de Ceuta et Mélélla, aussi la population locale, les plus anciens notamment, lisaient-ils, plus qu'ils ne parlaient, la langue de Cervantès. Leurs enfants aussi, quelquefois.

Bachir se lança, avec trois autres enfants de sa classe, avec passion dans l'exploration, d'abord sauvage, puisqu'on ne leur avait pas donné de consigne particulière, des articles publiés dans ces divers quotidiens ou hebdomadaires. Fier de son statut d'écolier, il ne manqua pas de se faire remarquer par cet enseignant étranger qui lui paraissait très attentif à ce monde qu'il semblait découvrir. Il osa lui montrer, sur le mur, une petite exposition faite de photographies et de textes que les enfants avaient écrits et qui présentaient la vie agricole de leur douar. L'enseignant vit immédiatement l'intérêt pédagogique de la démarche mise en œuvre par son collègue marocain, et il comprit qu'il n'avait rien à lui apprendre, si ce n'était quelques connaissances précises sur le fonctionnement des apprentissages de l'écrit. L'essentiel avait donc été déjà acquis, compris et mis en œuvre ; c'était un excellent point d'appui pour ce qui allait être pratiqué pendant ces trois jours. Il remarqua aussi, parce que ça sautait aux yeux, le manque de spontanéité criant des parents, qui avaient visiblement bien calculé leur pose lors des photos prises à l'occasion de certains travaux champêtres. Ces clichés en étaient touchants de vérité, et même émouvants, tant on lisait de fierté dans les yeux de ces paysans pour qui c'était probablement l'unique occasion dans leur vie de voir leur image couchée sur du papier.

La soirée de Bachir, qui dut courir après ses animaux jusqu'à une heure plus avancée qu'à l'habitude, en raison du retard pris par sa fréquentation de l'école cet après-midi, lui parut une éternité. Dans son lit, il ne pouvait fermer les yeux sans voir se déplier devant lui les pages immenses de ces écrits qui venaient de la ville, et dont il n'aurait jamais soupçonné l'existence. Tout ce qu'il connaissait des écrits, c'était les quelques vieux livres de bibliothèque que son instituteur leur

montrait parfois, comme un précieux trésor, mais qu'il ne leur lisait pas, de peur d'en user les pages. Mais aujourd'hui, il avait aidé un coopérant qui installait, dans la tente caïdale, ce qu'il appelait d'un nom mystérieux, complètement inconnu de lui : une BCD. Il apprendrait le lendemain qu'il s'agissait d'un concept importé d'Europe qui désignait la bibliothèque centre de documentation. Il ne comprenait rien à ce langage nouveau, mais peu lui importait parce qu'il savait que ce deuxième jour, lui et les enfants de sa classe devaient écrire un journal, le journal de leur école qui devait raconter ce qui s'y passait, et le moins que l'on pouvait dire, c'était qu'il y avait du nouveau à raconter, comme à commenter. Bachir frémissait d'impatience ! D'autant que pour parfaire le protocole, les habitants du village étaient conviés, en fin de matinée, à venir visiter l'école en pleine activité. Le caïd, dont la fonction était équivalente à celle du sous-préfet français, avait également prévenu de sa visite et fait savoir qu'il était d'accord pour donner une petite interview aux jeunes journalistes en herbe qui lui en avaient fait la demande par l'intermédiaire des coopérants.

D'après le programme détaillé au cours des jours précédents par l'instituteur, l'écriture serait une activité quotidienne et ce support, faute de moyens et d'électricité notamment pour en assurer le tirage en nombre, prendrait la forme d'un journal mural qui serait accroché sur une des parois de la tente du caïd. Il pourrait être ainsi lu, en silence et sans bouger les lèvres avait exigé l'intervenant, par chaque participant, avant de donner lieu à des commentaires concernant soit ses contenus, soit les moyens utilisés pour communiquer ces derniers, c'est-à-dire le fonctionnement de la langue écrite.

Mais le moment où Bachir faillit perdre connaissance, tant il était pleinement heureux, et bien plus que qui-conque possédant toutes les richesses du monde, ce fut quand la « *dame blonde* », Yannick, installée sur un tapis à même le sol, dans la tente caïdale faisant office de BCD, entreprit de leur faire découvrir un album. Celui-ci s'intitulait « *Max et les Maximonstres* ». Lui, des monstres, il n'en avait jamais vus, même pas entendu parler. La mythologie populaire du lieu ne faisait pas référence à ce type de croyances, et on peut donc dire que Bachir était totalement vierge en matière de monstres et de monstruosité. Il prit un véritable plaisir à découvrir, d'abord la couverture du livre, à partir de laquelle ils devaient imaginer le contenu, et même si aucun de ses camarades ni lui-même ne parvinrent à le faire, faute d'une culture personnelle à apporter au texte, il jubila lorsqu'apparurent, devant ses yeux émerveillés, les dessins qui, à l'intérieur de l'ouvrage, permettaient malgré tout d'étayer la découverte de l'histoire.

« *Cet album raconte l'histoire de Max, un petit garçon européen qui joue un soir chez lui, commettant des méfaits affublés d'un costume de loup : il pourchasse le chien avec une fourchette, par exemple. Pour le punir, sa mère l'envoie au lit sans dîner. Dans sa chambre, une mystérieuse jungle surgit de son imagination, et Max part en voyage au pays des Maximonstres.* » (*Max et les Maximonstres*, Maurice Sendak, Harper & Row, 1963).

Profitant alors d'un passage à la ligne qui libéra un peu d'espace sur la page, Bachir sauta à pieds joints dans le livre, du côté du texte de l'auteur, plutôt que du côté du dessin, car cela lui paraissait moins dangereux. S'il avait visé l'autre page, en effet, il aurait risqué de se blesser en heurtant un élément pointu ou tranchant disposé çà et là par l'illustrateur afin de maintenir le lecteur dans l'ambiance fantastique du texte.

Suspendu au milieu des mots, en équilibre entre deux paragraphes, Bachir rejoignit Max, et, avant de se projeter plus loin dans l'aventure, tous deux passèrent une sorte de marché. Max devait enseigner à Bachir la science des monstres et, pour le remercier, ce dernier l'aiderait à combattre les méchants Maximonstres et à en devenir le maître. L'affaire fut vite conclue, car, sans se connaître, les deux enfants éprouvaient déjà, l'un pour l'autre, une sympathie si forte qu'elle ne demandait qu'à se transformer en amitié durable et véritable. Ce qui arriva.

À partir de ce moment-là, Max et Bachir formèrent ce que l'on peut appeler sans exagérer un couple infernal. Dès la page suivante de l'album, ils eurent à braver Goat Boy, l'horrible monstre à tête de chèvre. Ils lui firent tant de misères que ce dernier finit par tourner en bourrique, et il supplia l'auteur de le retirer de cette aventure. Ce fut alors le tour de Bernard, un monstre à tête de taureau, d'entrer en scène. La corrida qu'ils lui firent subir le convainquit, lui aussi, de démissionner, et même de demander de nouvelles élections pour changer d'auteur.

Puis, ce fut le tour de Moïsche, un monstre barbu, avec des cornes, des rayures jaunes sur le buste, et des jambes écailleuses, qui ne cessa de se plaindre longuement du bruit fait par Bernard lors de son retour dans l'album. Furieux qu'il était, le taureau, préparant des slogans sur des panneaux qu'il destinait à la prochaine manifestation des Maximonstres, insurgés contre le totalitarisme exercé par l'écrivain. Avec Moïsche, ce fut une autre affaire, il se présentait à la fois sous la forme

d'un dessin, ainsi que d'une description textuelle, si bien que nos deux compères durent livrer courageusement bataille pour venir à bout de cet adversaire qui se révélait redoutable. Il n'était pas avare de ses coups de cornes qu'il distribuait généreusement ; tellement, qu'il blessa Bachir au bras droit, mais celui-ci, habitué à endurer toutes sortes de souffrances, ne dit mot et retint courageusement ses larmes. Puis, ce fut au tour de Max d'être, lui aussi, blessé au combat : le monstre, venant de lui écraser le pied, le maintenait ainsi prisonnier et menaçait sérieusement de lui serrer le cou jusqu'à lui faire rendre son dernier soupir. Ce que voyant, Bachir, rompu à la conduite du bétail, interrompit brusquement en tirant sur la patte d'appui de Moïsche, le faisant ainsi basculer à la renverse. Enfin, pour parachever le tableau, Aaron, un monstre portant une corne sur le museau tenta avec celle-ci de transpercer Bachir et Max, mais tout ce qu'il réussit à faire fut de perforer la page du livre où figurait son portrait, se condamnant lui-même à rester ainsi prisonnier et s'interdisant d'exercer dès lors tout mouvement avec son corps.

Venu à bout des monstres les plus horribles grâce à l'aide précieuse de son ami Bachir, et afin de répondre au besoin de démocratie exprimé par certains d'entre eux, Max proposa sa candidature au poste de Roi des Maximonstres. Celle-ci fut retenue et commença une campagne électorale au cours de laquelle Max demeura seul candidat. Il fut donc élu à l'unanimité et sa première décision fut de choisir Bachir comme Premier Ministre. Ce dernier, honoré de cette proposition, la déclina cependant, conscient que son devoir était de retourner dans son douar natal, reprendre le cours de sa destinée de petit d'homme africain... ●